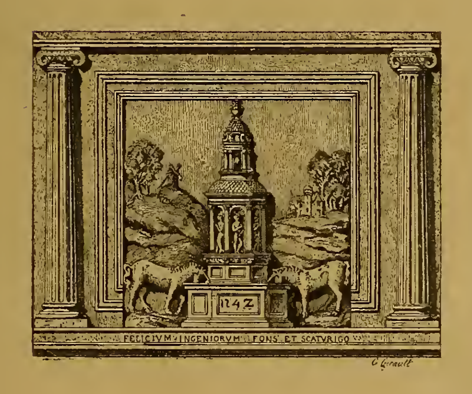

F-A
4084
.159
Research
Library


THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 : 1878

A. BONNIN

M. OCTAVE DE ROCHEBRUNE

ET SON ŒUVRE



VANNES
EUGÈNE LAFOLYE, ÉDITEUR

1888

A Bonnin

A. BONNIN

M. OCTAVE DE ROCHEBRUNE

ET SON ŒUVRE



VANNES
EUGÈNE LAFOLYE, ÉDITEUR

1888.

Extrait de la REVUE DU BAS-POITOU.

M. OCTAVE DE ROCHEBRUNE

ET SON ŒUVRE

M. Octave de Guillaume de Rochebrune est issu d'une famille noble originaire de l'Orléanais, et fixée depuis le commencement du seizième siècle en Limousin, selon d'Hozier. Il est devenu Vendéen par sa naissance. Ses ascendants servirent fidèlement la France et le roi, dans l'armée et dans la haute magistrature. Son grand-père, avait été admis tout jeune, au nombre des pages du roi Louis XV ; puis, à l'âge où l'on sort de page, il était entré dans l'armée ; il se trouvait à Limoges, commissaire des guerres pour la province du Limousin, quand éclata la Révolution de 1789. Il resta à son poste, et remplit ses fonctions aussi longtemps que les événements le lui permirent ; obéissant, en cela, à des ordres souverains que l'histoire a ignorés ou dénaturés, quand elle a accusé la royauté d'avoir favorisé le mouvement d'émigration. — M. O. de Rochebrune possède dans ses papiers, un document qui prouve irréfutablement la fausseté de cette imputation. C'est un ordre adressé à son grand-père, par le maréchal duc de Broglie, et qu'il est, sinon à propos, du moins utile

de publier ici, en raison de la lumière qu'il fait sur un point de l'histoire si peu fixée encore et si incomplète de ces époques troublées. — En voici le texte intégral :

« L'intention des Princes est que M. Guillaume de Roche-
» brune, commissaire des guerres, reste à Limoges pour
» y maintenir le bon ordre, la discipline et la subordination,
» tant qu'il n'y courra point de risque pour ses jours, étant
» utile pour le bien du Royaume que les bons et honnêtes
» citoyens y demeurent. »

Cette pièce revêtue de la signature du maréchal duc de Broglie, est datée de Coblentz, le 11 février 1792.

Quelques semaines après la réception de cet ordre, le grand-père de M. O. de Rochebrune, était contraint d'abandonner son poste et rejoignait l'armée de Condé, avec son fils unique qui servit, dès l'âge de onze ans, dans le régiment des « nobles à pied ». C'est ce soldat enfant qui, plus tard, au retour de l'émigration, s'engagea, en 1807, dans un régiment de dragons, conquit ses grades dans les campagnes d'Espagne et celles de la grande armée ; qui fut décoré de la Légion d'honneur à la bataille de Leipsick, et que le hasard des changements de garnison amena, sous la Restauration, à Fontenay-le-Comte, où il épousa la fille du maire de cette ville, mademoiselle de Vassé. De ce mariage est né M. Octave de Rochebrune.

Sans les événements que nous avons rapidement retracés, au lieu d'être artiste, le maître graveur eût probablement été page, comme son grand-père, et aurait suivi la carrière des armes, comme ses ascendants. Il a tenu la pointe de l'aquafortiste, au lieu de l'épée de l'officier, et l'art ne le regrette pas.

Sa vocation, comme toutes les vocations réelles, se manifesta dès son plus jeune âge. La première révélation qu'il ait eue du travail artistique, il la reçut, tout enfant, en voyant un peintre faire le portrait de son grand-père. Inconscient encore de l'attrait qui le retenait près du chevalet de l'ar-

tiste, mais irrésistiblement attentif à suivre l'exécution de l'œuvre, il ne manquait pas une séance, émerveillé de chaque coup de pinceau qui modelait les traits et accentuait la ressemblance. Il eut également l'occasion de voir dessiner, à peu près vers le même temps, un amateur distingué de ses compatriotes, M. Emilien de Montbail, qui préparait alors l'ouvrage qu'il a laissé sur la Vendée : *Notes et croquis sur la Vendée*. Mais, ce n'est qu'au collège de sa ville natale, que M. de Rochebrune apprit les premières notions du dessin. Ses progrès furent rapides ; et ils devinrent tout à fait sérieux, lorsqu'il fut envoyé au collège Stanislas, de Paris, où il termina ses études. Il trouva là, pour maître, un artiste sinon de premier plan, du moins habile et instruit, M Jean-Louis Petit, qui lui enseigna les principes fondamentaux de l'art du dessin. Et sous cette direction éclairée, il devint promptement mieux qu'un bon élève ; si bien qu'il était encore sur les bancs du collège, quand il fut admis pour la première fois au Salon. — C'est de 1845 que date ce début. L'œuvre exposée était un dessin à la mine de plomb, rehaussé de blanc, et représentant l'*Abside de Notre-Dame de Paris*.

Encouragé par ce premier succès, M. de Rochebrune, qui achevait ses études quelques mois après, revint à Paris travailler dans l'atelier de son professeur du collège Stanislas. Il fréquenta en même temps l'atelier du peintre Justin Ouvrié.

Sa famille sut heureusement ne mettre aucune entrave à sa vocation. Son père qui, tout enfant, avait été pendant l'émigration confié aux soins d'un peintre allemand, chez lequel il avait vécu durant plusieurs années, à Maëstricht, avait gardé de ce séjour chez un artiste, un goût prononcé pour les choses de l'art ; et il était heureux de voir son fils s'adonner à des travaux qui le protégeraient contre l'oisiveté, à une époque où leur foi politique, fermait toutes les carrières publiques aux jeunes générations du monde légitimiste. M. O. de Rochebrune put donc librement suivre son penchant

et au Salon de l'année suivante il exposa : *L'Abside de Notre-Dame de Paris*, mais peinte à l'huile cette fois, ainsi que *Notre-Dame-la Grande de Poitiers*; et trois dessins : *La Tour Pey-Berland, de Bordeaux;* l'*Abside de la cathédrale de Bordeaux*; et *la Façade romane du XIIe siècle*, de l'église de Foussais près de Fontenay-le-Comte.

Au Salon de 1847, il avait également une peinture : les *Ruines de l'Abbaye de Maillezais*; et trois dessins : *La Cathédrale de Strasbourg*, prise de la rue du Dôme; *la Cathédrale de Toul*; enfin *le Cloître de Saint-Trophime*, à Arles.

En 1848, il exposait deux peintures : *La Façade du château de Josselin* et *le Château de Saint-Ouen* près de Château-Gontier; et trois dessins : *La Cathédrale de Quimper*; *La Cathédrale de Saint-Pol-de-Léon*, et *le Clocher du Kreisker*, à Saint-Pol-de-Léon.

On le voit, d'après ce relevé des catalogues du Salon, la prédilection de M. O. de Rochebrune pour les précieux monuments et la symphonie harmonieuse des lignes architecturales, se manifesta dès ses premiers essais. Sa vocation était si précise, qu'il n'avait pas hésité un instant à suivre la voie qu'elle lui traçait. Mais si la voie était indiquée, s'il avait discerné dès le début, les motifs auxquels il lui fallait demander l'inspiration de ses œuvres, il n'avait pas trouvé encore le mode d'expression qui devait plus tard lui permettre d'écrire magistralement sa pensée. L'extrême habileté de son crayon ne satisfaisait pas son ambition qui ne se bornait plus au succès d'un croquis, et son sens critique lui disait que sa peinture n'imprimait pas à ses œuvres, l'accent original et individuel qu'il leur voulait donner.

Après ces commencements heureux, il était arrivé à cette heure qui sonne dans la vie de tous les artistes, heure douloureuse, durant laquelle les meilleurs hésitent, se demandent s'ils doivent poursuivre la carrière, et doutent de leurs forces, parce qu'ils n'ont pas encore en main l'arme qui doit briser tous les obstacles. Cette arme, toute person-

nelle à chacun d'eux, c'est le moyen expressif, c'est le procédé, c'est l'outil. Ce moyen expressif, pour M. O. de Rochebrune était l'eau-forte. Il l'ignorait alors, et ce n'est que dix ans plus tard, que le hasard le lui révéla et le mit à sa portée.

Donc, après le Salon de 1848, en artiste fier autant que consciencieux, qui ne veut paraître, en public, qu'avec des œuvres affirmant chaque fois un pas en avant, un progrès, M. O. de Rochebrune cessa de prendre part aux expositions annuelles. — Il se maria au commencement de 1849 ; il épousa la fille d'un député royaliste de la Vendée, Mademoiselle de Grellier du Fougeroux, qui fut la compagne accomplie de ses années heureuses, et la collaboratrice intelligente et dévouée de ses travaux. Il y eut alors comme une trève dans sa vie. Oubliant Paris et les débuts faciles qu'il y avait eus, il s'enferma dans son habitation de Terre-Neuve, à Fontenay-le-Comte, vieille demeure seigneuriale du seizième siècle, — habitée autrefois par le poëte-soldat, Nicolas Rapin, l'un des auteurs de la célèbre *Satyre Ménippée*, — et il s'employa tout entier à restituer, à ce château, son aspect primitif, et à y rassembler les meubles et les tentures précieuses, les objets d'art et les curiosités artistiques, qui en font aujourd'hui un véritable musée.

Quelques-unes de ses gravures nous introduisent dans cet intérieur, si savamment aménagé. Elles nous montrent la belle porte à colonnes doriques de l'atelier de Terre-Neuve, sa haute cheminée de pierre au manteau brodé de sculptures représentant des écussons et des trophées, encadrés de colonnettes, de cariatides, et enguirlandés de rinceaux, avec une profusion et une richesse dont les ornemanistes de la Renaissance ont trop bien gardé le secret. D'autres planches reproduisent les caissons de pierre, si variés et si habilement sculptés, qui forment le plafond de cette belle salle que peut envier notre musée de Cluny. D'autres encore représentent diverses parties de cette curieuse demeure d'artiste, comme la salle voûtée dans laquelle est installée la presse du maître

graveur qui est aussi un maître tireur d'épreuves, et la belle cheminée de pierre du salon, d'un style moins fleuri mais plus pur que celle de l'atelier.

Tous ces remarquables morceaux d'architecture ont été choisis par le maître du lieu, avec le goût sûr d'un artiste et l'érudition d'un archéologue, et détachés de vieilles constructions mal entretenues et vouées à une ruine prochaine. La plupart proviennent du château de Coulonges-les-Royaux, bâti au seizième siècle par le duc de La Rochefoucauld d'Estissac.

Un certain nombre de planches, ouvrent également à l'amateur, les vitrines de Terre-Neuve, et reproduisent les pièces principales de la collection de M. de Rochebrune. Collection aussi variée qu'intéressante où l'on voit des vases antiques, des émaux, des casques, des épées, des armes en silex ; car il y a de tout dans le musée de Terre-Neuve, même quelques peintures d'une réelle valeur. Une surtout attire les regards ; c'est un beau portrait de *Messire Nycollas de La Reynie*, par P. Mignard. Toile précieuse pour le châtelain de Terre-Neuve, au double titre de page historique et de portrait de famille. Elle provient, en effet, de la succession du fils de la Reynie, mort sans postérité, qui fut recueillie par les Rochebrune, fils de la nièce du célèbre organisateur de la police sous Louis XIV. — Il existe une belle reproduction de ce portrait, gravée au burin, par Van Schuppen, et datée de 1665.

Dans ce milieu si amoureusement créé et si bien fait pour inspirer un artiste, M. O. de Rochebrune, tout occupé d'études archéologiques, en compagnie de son compatriote l'érudit Benjamin Fillon, semblait oublier les Salons qui se succédaient sans que son nom fût inscrit au livret ; quand le hasard lui apporta, dans une livraison du *Magasin pittoresque*, une étude très précise et très claire de la pratique de la gravure à l'eau-forte. — Ce travail, qui lui révéla le procédé à l'aide duquel devait enfin s'affirmer son talent, était d'un autre futur maître de l'eau-forte, de Charles Jacques, le vigoureux peintre d'animaux, le graveur magistral de la *Bergerie*.

Après avoir lu l'article du *Magasin pittoresque*, M. de Rochebrune courut chez un chaudronnier de la ville, acheta une petite plaque de cuivre ; et, le manuel de Charles Jacques ouvert sur sa table, il fit aussitôt un premier essai. Il n'avait sous la main aucun des accessoires indiqués par son guide ; mais il y suppléait de son mieux, remplaçant les pointes de forme et de dimensions variées, par des aiguilles de différentes grosseurs, et le vernis des graveurs, par de la cire à parquet qu'il fit fondre et étendit soigneusement sur sa plaque, polie tant bien que mal. En dépit de cet outillage élémentaire, il obtint un résultat qui le décida à poursuivre l'expérience. — Alors il se procura le livre d'Abraham Bosse, sur l'art du graveur. Il se fit fabriquer une presse à rouleaux d'après les indications et le dessin du vieux maître ; et, comme les artistes primitifs, il se mit courageusement à l'œuvre, préparant tout par ses mains : battant son cuivre, le polissant, composant ses vernis et son encre, et tirant ses épreuves lui-même.

Dans une étude[1] publiée, il y a plus de vingt ans déjà, sur son œuvre, on lui reprochait un peu, d'avoir ainsi perdu de son temps à des manipulations « d'alchimiste » et à des tâches d'imprimeur en taille douce ; mais il nous semble, au contraire, que c'est à cette préparation personnelle de tous ses matériaux, qu'il a dû sa connaissance approfondie des ressources de son art, et la maîtrise de son procédé.

C'est en 1859 qu'avait été publié l'article de Charles Jacques. La première planche de M. de Rochebrune est datée du 5 octobre de la même année ; et, moins de deux ans plus tard, au Salon de 1861, il exposait cinq eaux-fortes et obtenait une mention honorable.

Ces cinq gravures inscrites au catalogue de l'exposition, sous le même numéro, étaient de petites planches qui font partie de l'ouvrage : *Poitou et Vendée*, dont le texte com-

[1] Etude sur les eaux-fortes de M. Octave de Rochebrune, par Charles Marionneau. — Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, éditeurs, 1865.

mencé par M. Benjamin Fillon et inachevé à sa mort, a été terminé il y a quelques mois, un peu brièvement, à l'aide des notes qu'il avait laissées.

Aux expositions suivantes, M. de Rochebrune élargit son cadre. Il paraît avec des œuvres de plus en plus importantes, toujours récompensées par le succès que lui font, à la fois, les artistes et le public, et il finit par produire ces gravures de dimensions inusitées, — « grandes à se coucher dessus, » comme disait le célèbre dessinateur Mouilleron, en style pittoresque d'atelier; — magnifiques pages, qui garderont, pour l'avenir, l'aspect de nos plus précieux monuments nationaux. Ces grandes planches, dans lesquelles il a montré toute la hardiesse de sa pointe comme sa science architectonique et la sûreté incomparable de son dessin, et qui ont fait dire à l'éminent critique d'art, Charles Blanc, que leur auteur était le Piranési français, sont intitulées : *Chambord, Blois, Azay-le-Rideau*, *Anet*, *Chenonceaux*, *Ecouen*, *Pierrefonds, Pau*, *la Sainte-Chapelle*, *les Cathédrales de Paris, de Rouen, de Strasbourg*, *etc*.... Enfin, pour ne plus citer que la dernière de cette série d'estampes géantes : *le Palais de justice de Rouen*, un émerveillement de pierres festonnées comme une dentelle, dont la pointe du graveur a rendu avec une précision impeccable, quoique sans sécheresse, toute la prodigieuse décoration.

C'est dans la représentation de ces monuments de la fin du style gothique et du commencement de la Renaissance, qu'a principalement excellé M. de Rochebrune. En face des édifices de cette époque, qu'il sait comme s'il en avait été le constructeur, rien ne gêne la verve de sa main. Il fouille les rinceaux des frises, accuse le galbe des colonnettes et des balustres, avec autant de sûreté que s'il en créait les formes et les profils, tant il est familiarisé avec le caractère particulier d'élégance et le style des travaux des artistes de ce temps.

Et, bien qu'il ait su faire de belles pages avec des monu-

ments d'époque antérieure, comme la *Maison carrée de Nisme* et *les Ruines de Saint-Rémy*, qui appartiennent à l'art romain, c'est toujours à la Renaissance, à cet art du seizième siècle, si raffiné dans son inépuisable fantaisie et si français, que le ramènent ses préférences.

C'est que son art, à lui, est également de pure essence française. Son exécution a la précision sobre, la clarté concise et la belle conscience qui sont les traits distinctifs de l'esprit français. Sa pointe n'a pas la froideur allemande, ni la bravoure ronflante de certains graveurs italiens ; elle est ferme et fière, et écrit franchement ce qu'elle veut exprimer, sans emphase comme sans fioritures inutiles. Son faire est large et simple, comme dans tout œuvre de maître.

C'est donc bien plus les proportions de ses estampes et leur genre, qui ont pu faire prononcer le nom des Piranesi, à propos de son œuvre, que le caractère même et l'allure de son exécution. — De même, si certaines de ses gravures, de petite dimension, comme quelques-uns de ses paysages de Vendée, et notamment *la Grotte du B. H. Père de Montfort*, le solitaire tout récemment béatifié de la forêt de Vouvant, ont fait songer parfois à de vieux maîtres tels qu'Albert Durer ou Goltzius ; c'est seulement par ce que l'on peut y remarquer la même vigueur d'effet et d'expression, que dans les planches de ces ancêtres de la gravure, obtenue par une semblable simplicité de moyens.

Nulle part, dans l'œuvre de M. de Rochebrune, on ne sent l'imitation ; pas plus que l'on ne s'aperçoit d'une *manière*, cette autre imitation, qui est celle d'un artiste se répétant lui-même. Partout le sentiment de l'exécution, et l'allure de la pointe , varient selon le caractère des planches qui est imposé par l'impression de l'artiste devant son modèle. Et cette variété qui fait le charme de cette volumineuse collection d'estampes, atteste, en même temps que la conscience de l'auteur, son perpétuel effort.

Les véritables artistes seuls, ne se croient ainsi jamais

arrivés, et cherchent toujours au-delà du but qu'ils ont atteint. Cette recherche incessante du mieux, cette poursuite inquiète du progrès, est le secret de leur fécondité et de leur inépuisable renouveau.

L'œuvre de M. de Rochebrune, que nous nous bornons à apprécier dans son ensemble, sans en décrire les pièces qui sont connues pour la plupart et dont quelques-unes ont une réputation européenne, est un héritage de ce temps, que la postérité revendiquera. Elle conservera soigneusement ces planches, œuvres d'art émérites et documents historiques de haute valeur, qui rediront la splendeur des vieilles demeures de France, après que les siècles en auront fait des amas de ruines. — Le monument gravé continuera le monument construit et écroulé. — Et si Victor Hugo a écrit, opposant à l'édifice le livre : « ceci tuera cela » ; on peut dire, en appliquant la même antithèse aux monuments et aux estampes qui les reproduisent : ceci survivra à cela, mais pour en perpétuer le souvenir.

A. Bonnin.



Vannes. — Imprimerie et Librairie E. Lafolye.

